



Michel de Ghelderode et l'Académie

COMMUNICATION DE ROLAND BEYEN

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 4 AVRIL 1998

Si Ghelderode n'était pas mort — il s'éteignit le 1^{er} avril 1962 —, il aurait eu cent ans hier, mais il n'aurait vraisemblablement pas assisté à cette séance. Nos prédécesseurs ont examiné deux fois sa candidature, en 1950 et en 1952, mais elle a deux fois été refusée. L'édition du tome V (1942-1945) de la *Correspondance de Michel de Ghelderode*, où j'essaie de faire toute la lumière sur l'attitude et sur l'activité de l'auteur de *Fastes d'Enfer* pendant et après la guerre, m'offre l'occasion d'essayer de répondre à la question, qu'on me pose souvent : «Pourquoi Ghelderode n'était-il pas membre de l'Académie?»

Avant 1950, Ghelderode ne parla pas souvent de l'Académie. Le 18 mars 1922, il en salua la création dans la *Revue pour tous*, création jugée «tardive», «la plupart des génies [étant] morts». Il avait assisté à la séance inaugurale, impressionné par l'éloquence avec laquelle Iwan Gilkin avait fait l'éloge des grands disparus, Verhaeren, Lemonnier, Rodenbach, Van Lerberghe, mais outré par son oubli du «plus puissant de tous» : Charles De Coster. «L'assemblée se compose d'hommes de talent, de fort beau talent», avait-il conclu, ajoutant toutefois : «Y trouve-t-on encore des colosses? Eekhoud, qu'on peut appeler de ce nom, ne prit pas la parole. Voici donc le pays classé au rang des nations intellectuelles. Que feront ces immortels? Il est à espérer qu'ils s'occuperont d'autre chose que d'un dictionnaire.»

Le 29 novembre 1932, Ghelderode fut élu à l'Académie Picard, qu'il considérait comme l'antichambre de notre Académie : dans une lettre adressée à Henri Vandeputte le 8 décembre, il l'appelait «cette assemblée pré-académique». Il en démissionna volontairement le 24 février 1939, après avoir assisté en tout et pour tout à seize réunions mensuelles, sans jamais y «ouvrir la gueule» sinon pour

proposer la candidature de quelques-uns de ses amis. Il était trop égocentrique et trop timide pour faire partie d'un groupe quelconque. Déjà à l'époque de La Renaissance d'Occident, la seule association où il ait joué un rôle actif, il confiait périodiquement à Camille Poupeye son «envie de plaquer Gauchez et sa clique» (15 février 1927), son intention de «se tirer des flûtes» (1^{er} octobre 1929). Le 2 mars 1937, le lendemain de la signature du fameux *Manifeste* du Groupe du Lundi, il avait déjà donné sa démission au Groupe fondé par Franz Hellens, après avoir assisté à seulement cinq réunions. Trois jours après le quatrième Lundi, le 5 mars 1936, il avait confié à son ami Marcel Wyseur : «J'assiste toujours aux séances d'Hellens où je n'ouvre pas le bec.» Il s'était excusé au cinquième, après avoir avoué à Hellens : «J'ai vraiment peur de la prochaine réunion culinaire du Lundi. J'ai cette tare (ou cette vertu?) de flairer le néant partout, particulièrement dans les lieux et les êtres brillants.» Ses confidences relatives aux séances mensuelles de l'Académie Picard révèlent la même incompatibilité. Le 9 novembre 1935, par exemple, il confia à Henri Vandeputte : «Qu'on se rencontre mal, dans cette académie hybride — société comme tant d'autres, et pas du tout d'agrément!... As-tu rien vu d'aussi grotesque que cette dernière réunion-distribution de prix? Quelle zwanze! Nous en sommes et nous y resterons encore un peu, pour constater que ça ne changera pas et que c'est belge comme tout le reste...» Et le 7 décembre 1937, il écrivit à Daniel van Damme : «Rassurez-vous, l'académie Pic. comprend des individus à demi vieux et pas encore tout à fait bêtes. On y perd son temps, mais le fait d'en être en impose aux idiots qui font le tourment de votre vie comme de la mienne. Et voilà pourquoi il me plairait que vous en fussiez comme j'en suis — platoniquement.»

Le jour de sa démission à l'Académie Picard, le 24 février 1939, Ghelderode confia au peintre Maurice Cantens : «Je n'appartiens plus à aucun groupe artistique et littéraire. Je vis magnifiquement isolé avec mes phantasmes.» Sa démission ne fut pas acceptée, mais il ne mit plus les pieds aux séances. Le 30 juin 1940, il écrivit à Paul Neuhuys : «Je ne vais jamais à cette académie où l'air est belge comme partout, et l'accent... Je suis d'autre espèce — pas ma faute! de la mienne, exclus...» Le 18 décembre 1944, il déclara à Camille Poupeye : «Est-ce exact que l'Académie Picard va s'épurer? Rien d'étonnant. Ce mal qui répand la terreur gagne les gens les plus intelligents. S'il était, au cours de ces examens des

membres suspects, question de mon humble personne, vous pourriez utilement rappeler que j'ai cessé de faire partie de cette assemblée, ayant envoyé ma démission en 1938, je crois — avant la guerre en tout cas. Il ne leur appartient donc pas de juger ma conduite, qui fut rigoureusement correcte, et mes écrits, dont je ne retranche pas une ligne. [...] Au fond, je trouve cette réunion un peu ridicule, et je me demande ce qu'Edmond Picard en aurait pensé!...

Malgré cette déclaration, Ghelderode fit deux ans plus tard de l'Académie Picard, à l'occasion du 45^e anniversaire de sa fondation, une évocation assez avantageuse, intitulée *Une académie de bonne odeur* et destinée au *Journal de Bruges* mais restée inédite. Après avoir démontré que cette académie, «pour confidentielle et discrète qu'elle soit, reste la seule et dernière sans doute à jouir de l'estime et de la considération d'un public éclairé», il conclut que «l'actuelle académie Picard peut paraître pâle à côté de ce qu'elle fut lorsque son fondateur en eut nommé la première promotion, par lui voulue» mais qu'il est néanmoins bon de garder «une académie de ce parfum, ne serait ce que pour nous faire oublier celle que rêva Jules Destrée et qui, dans un remugle de médiocre cuisine, se meurt, épuisée et morne, et triste et lasse infiniment...».

Quelques mois avant cet article inédit, le 10 février 1946, Ghelderode avait écrit à Wyseur : «Console-toi en considérant la nomination des médiocres, des hommes de lettres moyens à cette Académie de Destrée, si déchu. Pourquoi n'y es-tu pas, toi, qui représentes une tradition magnifique et une espèce en voie d'extinction? C'est ce que j'aurais demandé si j'avais déjà eu le droit de parole, je veux dire, si mon arrêté avait paru, me réhabilitant royalement. D'ici là, j'ai pris le parti de me taire.» Depuis la fin de la guerre, l'Académie avait élu six nouveaux membres : Joseph Calozet, Julia Bastin et Paul-Henri Spaak le 10 novembre 1945, Pierre Nothomb le 1^{er} décembre, Constant Burniaux et Lucien Christophe le 22. Ghelderode en voulait surtout à l'élection de Spaak. Le 14 mars 1946, dix jours après la parution de son arrêté dans *Le Moniteur belge*, il écrivit à Wyseur : «Ne méritais-je pas d'être élu à cette Académie royale où il semble qu'on ne veuille que des médiocres? Comme unique et authentique représentant de la tradition verharienne [sic], tu y aurais figuré avec honneur — l'honneur étant pour cette institution. Jusqu'à présent j'ai dû me taire, frappé que j'étais d'interdit. Mais désormais j'en pourrai parler à L. Christophe qui sait ta valeur et a son mot à dire

dans la boutique. Quelle joie, quelle revanche ce me serait! Car la Flandre est absente de cette maison qui abrita les plus glorieux de notre renaissance littéraire, au coup de baguette de Jules Destrée. Hélas! ils en sont à nommer des politiciens sous prétexte... d'éloquence! C'en est à vomir, comme de toute chose aujourd'hui.» La suite montrera que son mépris de l'académie fondée par Jules Destrée était plus verbal que réel car dès qu'il sera question de sa propre élection il changera de ton.

La première allusion à cette élection figure dans une lettre adressée à Robert Guiette le 11 janvier 1950 : «J'ai reçu une lettre de Charles Bernard, très bienveillante, mais qui ne me parle pas de ce qui nous a tant fait rire, lors de votre dernière visite.» Charles Bernard, qui était à ce moment Secrétaire perpétuel, avait écrit le 3 : «Cher Confrère, l'Académie voulant reconnaître les services éminents que vous avez rendus à la littérature, j'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un chèque de 3 000 francs». Pour comprendre ce qui avait «tant fait rire» Ghelderode, il faut savoir que le 7 décembre 1949, il avait noté dans son agenda : «vu Guiette + / allusion Académie» et le lendemain : «vu Francis / confirme le bruit académie/ d'après propos/ de L. Piérard». Ces deux notes, que j'ai copiées en 1963, ont été raturées par M^{me} de Ghelderode : elle ne voulait pas que l'histoire littéraire apprenne que son mari avait un jour voulu faire partie de l'Académie. Elle se souvenait peut-être de la façon dont son mari avait caché ce désir à Robert Guiette : en riant.

Le bruit répandu par l'académicien Louis Piérard n'était pas faux, car, le 13 mai, en remplacement de Maeterlinck, ses confrères élurent Robert Vivier, par 15 voix, contre 5 à Ghelderode. Celui-ci, qui séjournait à ce moment à Ostende, n'en a peut-être rien su, malgré la publication de ce résultat dans le *Bulletin officiel de l'Association des Écrivains Belges* de juin-juillet 1950, p. 514. Il est peu probable que Ghelderode ait lu ce bulletin. J'ignore ce qu'il pensait de l'A.E.B. en 1950, mais le 1^{er} décembre 1932 il avait écrit à Paul Neuhuys : «Je m'étonne de n'avoir lu encore aucune critique au sujet d'*Adonis* [...] Ça t'apprendra à être membre de l'Association des écrivains belges – voilà! Ils disent ces saligots que l'union c'est la force! Tu fais beaucoup d'honneur [...] à ces instituteurs tourmentés par leur «sexualité»... et ces ex-gardes civiques voués à la littérature patriotique pour distributions de prix.» Le 9 décembre 1935 il avait confié à Wyseur (qui était

membre du Conseil d'administration de l'A.E.B.) : «Il n'y a plus à proprement parler de vie littéraire à Bruxelles (je ne cite même pas cette pitoyable Association-mayonnaise des E.B.)». Il ne changera pas d'avis. Le 26 mars 1960, il écrira à Suzanne de Giey : «Un moyen de diffuser vos écrits serait d'entrer à la Société des Gens de Lettres, de France — car vos «Écrivains Belges», cela n'existe pas, ou n'existe que pour vous réclamer une cotisation et imprimer un bulletin inutile, qui n'intéresse personne! Je n'en suis d'ailleurs pas, encore que profondément attaché à mon pays natal!...» Ghelderode n'a donc, vraisemblablement, rien su de son échec en 1950, malgré sa divulgation dans le bulletin de l'A.E.B.

Il en alla tout autrement à la deuxième offensive de ses admirateurs, animés comme en 1950 par Thomas Braun. Le 14 avril 1951, l'Académie décerne à Ghelderode le Prix Lucien Malpertuis (10.000 F). Le lendemain, le dramaturge écrit au secrétaire perpétuel, Luc Hommel : «Je m'en trouve très honoré et je reste d'autant plus touché par cette très inattendue marque de haute bienveillance, que je me tenais depuis longtemps et pour toujours placé en dehors de la vie littéraire de notre pays.» Le 5 mai, il confie à Paul De Bock, en réponse à ses félicitations : «Ces honneurs auxquels je ne pense jamais mais que je ne refuserai jamais pas plus que je ne les rechercherai jamais — n'ont pas d'influence sur le rêve d'un artiste créateur : ils honorent surtout ceux qui les décernent et qui éprouvent le besoin de se réhabiliter, en s'occupant un peu d'un honnête homme après s'être conduits en crapules à l'égard de ce même homme.» Un an plus tard, le 29 mai 1952, il prie néanmoins son ami journaliste Jean Francis d'aller voir Thomas Braun afin de solliciter pour le prix «de fin de carrière», «ce prix aux vieilles bêtes» que Franz Hellens a reçu. Il ajoute : «Soyez diplomate, prudent. C'est chose connue : je ne demande rien, mais si l'on épargne ma dignité, je ne refuse pas ce que l'on m'offre... »

Il n'est plus question de ce prix par la suite, mais, le 21 juin, un autre ami journaliste, Jean Stevo, fait savoir à Ghelderode qu'il a parlé de lui au secrétaire perpétuel : «Comme je m'étonnais que vous ne fussiez pas encore académicien, Monsieur Hommel reconnu que pareille élection honorerait nos lettres. On songe à vous. Vos amis les vrais — vous apprécient et vous admirent.» Le 25 octobre, Hommel annonce à De Bock que Ghelderode est «bien placé» pour l'élection du 8 novembre. Il lui demande une «petite notice bio-bibliographique» et ajoute :

«Puis-je assurer ceux de mes confrères qui sont quelque peu réticents, qu'il n'y a rien d'autre à reprocher, au point de vue civisme, à Ghelderode, que ses interventions «historiques» à la Radio? Le principal est qu'il n'y ait aucune condamnation judiciaire.» Le 30 octobre, De Bock répond (lettre que je cite d'après le brouillon) : «Non seulement il n'y a rien eu d'autre à reprocher à Ghelderode que ses interventions à la radio, mais encore y a-t-il lieu de faire une mise au point. 1° Ghelderode a «continué» à donner à la radio des causeries ayant pour objet des sujets touchant à la petite histoire et au folklore. J'ai lu toutes ces causeries [...]. Rien, ni directement, ni indirectement, ne pouvait servir l'ordre nouveau. 2° Fin 1941 (ou 1942 si je ne me trompe) il a été demandé à Ghelderode d'imprimer à ses causeries une «tendance». Il a refusé net. C'était là pour lui un acte de grand courage. Il avait besoin des quelques centaines de francs mensuelles que ses causeries lui rapportaient. C'est un miracle que Ghelderode, délabré physiquement comme il l'était, ait pu survivre à la guerre! La seule punition a été une suspension de trois mois de ses fonctions de commis à l'Adm. Comm. de Schaerbeek, à une époque cependant où ne régnait aucune mansuétude. C'est tout. J'affirme au contraire que j'ai rarement rencontré chez les Belges un amour de la patrie, un sens de sa grandeur, de son histoire, à la fois de son art et de ses lettres, un sentiment d'attachement enfin semblable à celui qui anime Ghelderode. Pour moi, il est l'exemple même d'un grand patriote dans le sens élevé du terme. Il a, comme le font souvent les poètes, commis des erreurs de jugement. C'est tout.» Le même jour, De Bock confie à Ghelderode : «J'ai fait vis-à-vis d'Hommel le nécessaire. Et davantage. Vis-à-vis de Charlier (par un codétenu). Vis-à-vis de M^{lle} Bastin (par ma belle-sœur).» Le lundi 3, le dramaturge répond : «Voici la notice demandée, confus de te causer toute cette peine. Mais c'est bien la seule, première et dernière fois que nous nous prêtons à cette comédie, n'est-ce pas?» La notice prouve combien il aspire à devenir membre de l'Académie : il y prétend qu'il «est depuis le début de sa carrière (1916) un écrivain de langue française» — ce qui est vrai — mais il ajoute qu'il «ne lit ni écrit la langue flamande» — ce qui est vrai pour l'écriture mais faux pour la lecture puisqu'il a traduit en 1925 et 1930 le premier acte du *Judas* de Cyriel Verschaeve et qu'il a mené à terme la traduction du *Gierigaard* de Gaston Martens en 1929, de *Swane* d'Emmanuel de Bom en 1933 et de *Mater Dolorosa* de Willem Gijssels en 1937. Le mercredi 5, De Bock annonce

à Ghelderode : «Luc Hommel vient de me téléphoner : il a reçu la Notice, excellente — tu «tiens la corde» — ton compétiteur est Vandercammen — Hommel me téléphonera samedi vers 4 heures, le 8, pour me donner le résultat.» Le jeudi 6, le dramaturge réitère son désir d'être élu : «Amigo! Tout est bien! En attendant, je médite cette phrase qui pourrait bien être de notre confrère l'Ecclésiaste «Tout arrive, rien ne se fait et tout est également indifférent...» En Belgique plus qu'ailleurs! Je serai chez moi ce samedi, et dimanche aussi. Tu me diras si j'obtiens de porter l'épée (de Tolède) — ce vieux rêve d'un enfant dégoûté du vilain et atomique aujourd'hui.» Mais le samedi 8, il note laconiquement dans son agenda : «vu De Bock +/- échec Ac.»

Le 13, Marie Gevers écrit à De Bock : «Surtout que Ghelderode ne bouge pas. Il n'a pas renoncé, car il n'a rien demandé, «on» l'a présenté. Il ne s'est pas présenté. Je ne pense pas que les choses en restent là. Hommel a raison. Ghelderode ignore tout. Il était premier candidat de la section littéraire, que le règlement contraint à en présenter deux. Moi aussi, j'aime beaucoup Vandercammen. Mais il fallait d'abord Ghelderode. [...] Vous dirai-je que Robert Vivier, avant d'être élu, a échoué cinq ou six fois! Oh! que Ghelderode se taise.» La réaction du jeune Paul Willems est moins prudente. Deux jours après sa mère, il écrit à De Bock : «Il faut à tout prix empêcher que Ghelderode ne renonce, moins encore pour lui que pour ses amis et ses admirateurs qui encaissent la décision de l'académie comme une gifle. Une gifle de la médiocrité, de l'envie et de la bêtise. Il faut maintenant réagir. Pour ma part j'écris à la presse dramatique et je vais *essayer* d'obtenir que l'on fasse bloc autour du nom de Ghelderode. Je propose que les critiques *exigent* l'élection de Ghelderode au nom du théâtre belge. Il y a un bon argument : le théâtre n'est pas représenté à l'académie et Ghelderode est l'homme qui s'impose.» De Bock communique cette lettre à l'intéressé, qui lui répond le 20 : «Je te restitue la lettre du gentil Willems, ne trouvant rien à dire, sinon que la jeunesse est chose admirable, la jeunesse généreuse et qui ne doute de rien. Il ignore encore, ce jeune don Quichotte, que la Presse Dramatique est un ramassis de ratés et de jaloux ceux-là précisément qui me détestent, me débinent et font tout pour que mon art soit impossible, du moins en Belgique où ils pissent leur encre avariée! Évidemment, ce poète fait ce qu'il veut et je n'ai pas à défendre ou à conseiller; cette affaire ne me regardant plus en rien, si elle a pu un instant

(trop long) m’amuser et retenir mon attention... Et tu seras très gentil en ne me parlant plus jamais de cette institution — qui est quoi?

“Cette vétuste Académie
Où chaque fauteuil est percé
Reste — ô Confraternité! —
Le dernier salon où l’on chie...”

Or je n’aime pas la merde, la belge surtout, grasse, lourde, insistante, expansive, de quelque façon [qu’] on vous la serve! Les Français aussi sont coprophages, mais avec la manière, les ingrédients! Voir *Ubu-Roi* — la réplique du Capitaine Bordure : “Hé! la merde n’était pas mauvaise!”.»

Après cette diatribe dépitée, Ghelderode, à ma connaissance, ne parla plus que deux fois de l’Académie dans sa correspondance. La première citation exige une mise au point parce qu’elle figure dans une lettre à Alain Bosquet, publiée partiellement par celui-ci dans son livre *Les fruits de l’an dernier* (Grasset, 1996, p. 70). Bosquet se souvient mal du contexte parce qu’il ne possède pas, comme moi, la copie de sa propre lettre qui a suscité la riposte de Ghelderode.

Le 13 décembre 1956, il avait fait part au dramaturge du fait que Robert Voisin, le directeur des éditions de L’Arche, hésitait à publier un *Ghelderode* dans sa collection «Les grands dramaturges» et il lui avait posé la question : «Croyez-vous que, faute d’un autre éditeur, il faille envisager la possibilité d’une souscription (c’est une idée qui traverse mon esprit, et que je vous livre pour ce qu’elle vaut, sans en parler à quiconque d’autre, cela va sans dire) belge, par exemple de l’Académie Royale? Après tout, ils nous doivent bien cela, après toutes les hypocrisies dont ils se sont rendus coupables à votre endroit. J’y connais bien, entre autres, Robert Goffin, Edmond Vandercammen, Constant Burniaux.» Bosquet introduit la réponse du dramaturge, dont il omet d’indiquer la date (22 décembre 1956), par la phrase : «j’ai découvert alors un Ghelderode furieux et méprisant, qui m’a fait du bien.» Voici cette réponse (citée d’après l’original) : «Votre projet — bien généreux — d’intéresser la Belgique à un *Ghelderode* chez quelque autre éditeur me semble contraire à la dignité d’un poète. Je refuse l’aide d’une Académie de médiocres, dont j’ai refusé de faire partie, cette année même. On y trouve de bons garçons, mais tout notre malheur vient des bons garçons! Les

gendelettres que vous me citez, je rougirais qu'ils aient à s'occuper de moi, je refuse leur bienveillance! Ces poètes sans œuvres, ils me détestent — l'ignoriez-vous?... Et puis, ils sont cléricaux ou francs-maçons — et je suis anarchiste! J'emmerde souverainement tout ce qui vit et dépend de la politique!» Le commentaire de Bosquet vaut la peine d'être cité : «Je dois avouer que la superbe violence de cette lettre m'a réconcilié avec le bonhomme, que j'étais sur le point de croire mielleux, malgré ses grognements perpétuels. Et que n'aurais-je pardonné pour cette langue, ce style, ces gifles magistrales...» Quant à l'affirmation de Ghelderode concernant son refus de faire partie de l'Académie, Bosquet note brièvement, entre parenthèses : «c'est faux car il a bel et bien été battu aux voix par un poète de série, Edmond Vandercammen». Cette note ne vaut toutefois que pour 1952 : rien ne prouve que Ghelderode ait «refusé de faire partie» de l'Académie «cette année même». La seule indication que j'aie trouvée, cette fois-ci non censurée par sa veuve, figure dans l'agenda de 1956, à la date du 8 mai : «visite Robert Goffin + 6 h./ à propos d'Académie!» Cette indication fait penser que Goffin est allé pressentir Ghelderode sur sa réaction à une campagne éventuelle en sa faveur et que le dramaturge, se souvenant de sa déconvenue de 1952, ne s'est peut-être pas montré très enthousiaste. Quoi qu'il en soit, les archives de l'Académie ne contiennent pas la moindre allusion à une élection éventuelle de Ghelderode en 1956.

La deuxième et probablement dernière allusion épistolaire de Ghelderode à l'Académie après sa diatribe scatologique du 20 novembre 1952 est plus étonnante qu'intéressante : le 6 septembre 1960, le dramaturge écrit à son ami Fernand Moulaert, médecin et poète sous le pseudonyme de Ganerel, qu'il est prêt à lancer auprès des académiciens qu'il connaît bien une campagne en faveur de son vieil ami Max Deauville.

Plus intéressantes sont les affirmations de Ghelderode dans ses interviews. Le 28 août 1960, il attribue à l'Académie un rôle peu avantageux lors d'un entretien (publié dans *Les cahiers de la Biloque* de septembre-octobre) avec le docteur Urbain Thiry et Jean Ray. Après avoir rappelé que pendant son discours à Ostende, le 16 juillet, le directeur de la télévision flamande, Jan Boon, proposa la candidature de Ghelderode au prix Nobel, Thiry note : «les amis américains de Ghelderode le soutiennent, mais les pauvres petits «académiciens» belges freinent

tant et plus.» Il n'est pas clair si ces paroles sont de Ghelderode ou de son interlocuteur, mais celui-ci ajoute : «Comme j'en parle au Maître, il me signale qu'il y a trois ans, sa candidature fut déjà mise en avant. Le comité suédois demanda, par écrit, des renseignements à notre Académie de langue et de littérature françaises. Ces messieurs répondirent en envoyant... la liste de *leurs* œuvres. Décontenancés les Suédois couronnèrent un auteur finnois.»

Ces allégations sont douteuses. Le seul Finnois jamais couronné fut Sillanpää, qui obtint cette distinction en 1939. Avant 1960, il avait plusieurs fois été question de Ghelderode, non pas «il y a trois ans», mais en 1953-1954. Le 20 janvier 1954, par exemple, l'hebdomadaire satirique *Pan* avait révélé qu'en 1953 des écrivains de différents pays avaient présenté la candidature de Ghelderode, mais que l'Académie avait «poussé des hauts cris» à cause de sa collaboration à Radio-Bruxelles. Cette révélation n'avait pas empêché Ghelderode de raconter à Gilbert Ganne, le 27 septembre 1954, lors d'un entretien publié le 13 octobre dans l'hebdomadaire *Arts* sous le titre *Ainsi parlait Michel de Ghelderode. Candidat involontaire au Prix Nobel*, que l'Académie l'avait «proposé, à la demande de la Suède, comme candidat au Prix Nobel de littérature en même temps que Franz Hellens et Georges Simenon». J'ai découvert la source, plutôt suspecte, de ce propos : le 30 août 1954, Jean Francis avait écrit au dramaturge, dans l'espoir de rétablir leurs liens d'amitié brisés depuis un an et demi, que grâce à ses démarches auprès d'un attaché culturel qui avait été en mission en Suède, il pouvait enfin lui annoncer une grande nouvelle : «Aujourd'hui je peux vous dire que la Suède souhaiterait accorder le Nobel à un belge et que l'Académie a présenté de Ghelderode, Simenon et Hellens. De renseignements sûrs il apparaîtrait que c'est vous qui avez le plus de chances.»

Devant toutes ces contradictions, une seule chose paraît acquise : Ghelderode n'est pas entré à l'Académie à cause de l'opposition sans appel de Gustave Charlier, qui, selon Joseph Hanse, «ne voulait pas d'inciviques à l'Académie». Charlier, qui, à la fermeture de l'U.L.B. en novembre 1941, avait été arrêté en qualité de président de faculté et interné à la Citadelle de Huy, avait déjà catégoriquement refusé en février 1945 de signer la pétition rédigée par Franz Hellens. En septembre-octobre 1944, il avait déjà refusé, d'abord à Jean-Marie Culot, puis à Hellens, de témoigner

par écrit en faveur de Ghelderode. Le 25 septembre, le dramaturge écrivit à Hellens : «Je n'ai rien pu obtenir, par les personnes qui s'entremirent jusqu'à ce jour, de M^r Vanzype (qui fait le patriotard et prétend que je serais un collaborationniste camouflé!) et de M^r Charlier, trop occupé et inapprochable. J'ai pensé que vous peut-être pourriez remettre les choses en place et obtenir ce que de braves gens sans grand prestige n'ont pu obtenir.» Le résultat de la démarche de Hellens auprès de Charlier ressort de ce que Ghelderode répondit le 12 octobre à une lettre datée du 9 mais perdue : «Je comprends parfaitement l'abstention de M^r Charlier et je me demande même s'il est nécessaire de solliciter des écrits des membres de l'Académie. Ces gens nous sont connus : ils ont l'héroïsme (sauf pour un Charlier) dans un suspensoir!» Le lendemain, Hellens lui rendit compte de son entrevue avec le secrétaire perpétuel Gustave Vanzype : «V. Z. me paraît avoir compris très exactement votre cas, avec beaucoup de cœur (son cœur à lui, il semble du moins, n'est pas, comme vous le dites très drôlement, dans un suspensoir!) Il m'a spontanément promis d'écrire une lettre à l'un des échevins libéraux de votre commune, où il vous défendra sans restriction aucune. J'ai eu l'impression qu'on vous estime dans cette vénérable maison de petits parvenus où un peu d'humanité et de justice subsiste peut-être encore, malgré tout.» Vanzype ne tint pas sa promesse, et quatre mois plus tard, refusa de signer la pétition de Hellens en faveur de Ghelderode, mais moins brutalement que Charlier : le 13 février, Marie de Vivier annonça à Ghelderode : «Charlier refuse. C'est un scandaleux personnage!» C'est à cause de cette phrase, peut-être, que le 22 décembre 1949, Ghelderode confia à Robert Guiette, lorsqu'il apprit que l'administration avait demandé l'avis de Charlier sur l'opportunité d'une bourse d'études qu'il venait de solliciter : «Cet homme me déteste et me tient pour un indésirable, qui peut crever, quoi! Et voilà soulevée, puante, toute l'épuration, le civisme, le patriotisme – et toute cette merde dont on a empoisonné ma pauvre vie de solitaire!...» Le 24, Guiette lui répondit : «Comme vous vous tourmentez! l'Administration n'est pas rapide, j'en conviens. Mais croyez-moi, personne ne songe à vous être désagréable, bien au contraire.» Et il expliqua que, puisqu'il s'agissait de recherches sur De Coster, il était normal que le C.N.R.S. ait demandé à Charlier «une note sur l'intérêt de la recherche à faire». Sa conclusion est intéressante pour la connaissance de la personnalité de Ghelderode : «N'imaginez

pas de persécutions lorsque les formalités habituelles vous semblent lentes ou compliquées.» Charlier n'empêcha pas Ghelderode d'obtenir la bourse désirée, mais, en novembre 1952, il s'opposa fermement à l'élection de Ghelderode et réussit à convaincre ses confrères philologues. Les archives de l'Académie permettent de préciser que le 18 octobre Ghelderode avait été classé premier candidat par la section littéraire, mais que le 8 novembre il fut évincé, les deux sections réunies, par 12 voix à Edmond Vandercammen contre 8 (plus 1 voix à Robert Goffin et 1 bulletin blanc).

On aurait voulu que Ghelderode eût succédé à Georges Rency, rien que pour entendre l'éloge qu'il aurait prononcé de son prédécesseur, qu'il n'estimait pas beaucoup. Le 3 avril 1936, il avait déjà confié à Wyseur : «Et plus j'avance, plus je m'éloigne de ce monde littéraire belge, [...] ce monde petit et méchant, vivant de reliefs étrangers, sans fierté, sans race. Heureuse solitude! Et louée la Providence qui me fit naître Ghelderode plutôt que Rency, Gauchez ou Tartempion!...» Le 30 octobre 1946, réunissant en une seule phrase le nom de Maurice Gauchez, sa principale tête de Turc, et ceux de trois écrivains qui avaient, comme Charlier, refusé de signer en 1945 : le directeur du *Thyrse* Léopold Rosy et les académiciens Gustave Vanzype et Georges Rency, il avait écrit à Jean-Marie Culot : «Comment puis-je oublier à mon âge et après ce que je viens de vivre que nous sommes au royaume où fleurit l'enragé, l'insane, l'inepte, la cacographie, la Gauchèzerie, la Rosystance, la Vanzypette barbue Vanzipettus barbicum (*Dodoneus De rerum natura* p. 1.755) , le caseum rency, et tout ce qui fait rire en son for l'excellent homme nommé Jean-M. Culot. Redoutez la vindicte du gendelette, cher ami, proche cousin du gendarme, et craignez qu'on ne vous soupçonne du moindre talent! Et relisez à genoux ce que Baudelaire a liminairement écrit sur la naissance du Poète!» Et le 11 octobre 1951, dix-sept jours après le décès de Georges Rency (nom de plume d'Albert Stassart), il avait écrit à son ami Robert Van den Haute, après avoir annoncé son départ pour Paris : «Je suis vivant, partant... Et mort, Monsieur Stassart dit Rency désormais Pourri! Amen, plus que charitable, jamais été si tendre, moi!... Amen, bis, ter...»

Plutôt que de plaider chaleureusement la cause de Ghelderode, le conseiller d'État Paul De Bock aurait peut-être mieux fait de procurer à Luc Hommel une

copie de l'arrêté du Régent paru dans *Le Moniteur belge* des 4-5 mars 1946. Cet arrêté concluait que la révocation prononcée contre Ghelderode le 12 janvier 1945 par le Conseil communal de Schaerbeek n'était «pas fondée», et il la remplaçait par «une peine disciplinaire de trois mois de suspension sans traitement». Cette décision était basée principalement sur deux considérations : 1° «l'intéressé a continué, pendant l'occupation, à donner à Radio-Bruxelles les mêmes causeries qu'il y donnait avant le 10 mai 1940, causeries ayant trait à des sujets se rapportant au folklore et à un lointain passé de l'histoire nationale»; 2° «ses causeries ne pouvaient en rien servir la propagande ennemie, mais [...] l'intéressé, qui avait la qualité de fonctionnaire communal, a néanmoins commis une faute en ne se rendant pas compte que sa collaboration, à l'abri de toute critique en soi, n'en avait pas moins pour résultat de rendre attrayantes pour les auditeurs des émissions radiophoniques au cours desquelles de véritables collaborateurs se livraient à une propagande antinationale».

Pour le ministre de l'Intérieur, Adolphe Van Glabbeke, Ghelderode n'était donc pas un «véritable collaborateur» et il n'y a pas lieu, dans l'état actuel de nos connaissances, d'être plus sévère que lui, bien qu'il soit faux que Ghelderode ait «continué» à la radio une activité qu'il exerçait avant le 10 mai 1940 : il est vrai qu'il avait donné à l'I.N.R. quelques causeries avant l'Occupation, mais la dernière de ces causeries, sur Damme, remontait au... 19 juillet 1933. Quant à savoir si les causeries de 1941-1943 ont pu servir la propagande nazie, Ghelderode et ses amis Hellens, Poupeye et Daniel van Damme prétendent que non, qu'elles eurent même l'effet contraire.

Le 24 septembre 1944, Franz Hellens écrivit au dramaturge : «Vous reproche-t-on les causeries faites à l'I.N.R., payées par les deniers *belges*, et qui ne vous ont servi qu'à payer les remèdes pharmaceutiques qu'exigeait votre état, et sans lesquels vous ne seriez plus de ce monde? Ces causeries que nous avons tous entendues, savourées, qui servirent à soutenir et relever notre moral, car elles parlaient de notre passé pour l'exalter et rappeler que le goût de la liberté a toujours été le nôtre... Que de fois, en vous écoutant, j'ai tremblé pour vous, vous voyant si audacieux, risquant au micro des idées et des phrases peu orthodoxes à l'époque de terreur où nous vivions. [...] Je considère l'œuvre que vous avez accomplie, comme *patriotique* au plus haut point.»

Devant la commission d'enquête qui l'interrogea le 13 octobre 1944, Ghelderode affirma lui-même : «J'avais reçu l'assurance que je faisais bien et cela de mon meilleur ami, l'écrivain Franz Hellens, qui fait d'ailleurs partie du comité des intellectuels antifascistes. Il m'avait dit que si je n'acceptais pas, on mettrait à ma place un "infâme" collaborateur». Le surlendemain, il pria son ami de bien vouloir confirmer cette affirmation par écrit. Hellens témoigna aussitôt qu'il lui avait dit en 1941 : «Vous êtes gravement malade et votre état nécessite des soins *extrêmement* coûteux. Vous n'avez pas d'autre moyen de vous les procurer et vos causeries peuvent soutenir le moral des bons Belges qui vous écoutent. Si vous n'aviez pas besoin d'un supplément d'argent *pour vous sauver d'une mort prochaine et certaine*, vous ne songeriez sans doute pas à accepter un travail en somme ingrat. Mais vous y êtes littéralement acculé, il me semble. Au reste, tout le monde vous connaît, vos nombreux lecteurs savent, comme je sais, comme je puis l'affirmer, que vous êtes *un excellent Belge* ayant au cœur la haine de l'ennemi qui nous tient sous sa botte!»

Daniel van Damme rédigea un témoignage analogue (que pour des raisons mystérieuses il n'envoya pas). Il rappela à Ghelderode qu'il avait commencé par se montrer réticent parce qu'il redoutait que «le public non prévenu ne discerne pas les mobiles patriotiques qui [l'] inspiraient», mais qu'il avait fini par s'incliner devant la force de son argumentation : «Vous appréhendiez à juste titre que l'intense germanisation de nos provinces se prolongeant, notre peuple perde peu à peu la notion de sa personnalité propre et c'est pourquoi vous vous êtes donné courageusement pour mission de lui rappeler les fastes de son passé et les exquis qualités de son âme.»

Cette argumentation est sujette à caution. La correspondance montre que le dramaturge n'est devenu «belgicain» qu'en 1942-1943, plus particulièrement après le tournant que constituait la chute de Stalingrad. Au début de l'Occupation, il était même germanophile. Le 2 août 1940, il écrivit au graveur flamingant Jac Boonen au sujet de leur ami commun le peintre Prosper De Troyer : «J'espère qu'il connaîtra bientôt cette gloire à laquelle il a droit, maintenant que la Flandre sera rendue à elle-même. Il faudrait une retentissante et vaste exposition de toutes ses œuvres, cette année-ci encore! Il faudrait cela pour vous aussi! Ce doit être possible, avec l'aide des dieux germaniques, qui aiment l'art autant que la guerre.»

Le 4 décembre de la même année, il confia au même ami : «Votre destin ne me paraît pas de faire le Diogène avec lanterne et de partir à la recherche d'hommes nouveaux; votre destin est de vous confiner dans la solitude et de travailler. Aussi, tentez de vous abstraire et d'échapper à la confusion générale qui règne en ce pays de décombres. Et dites-vous que la Flandre (quelque forme [qu']elle emprunte pour renaître) n'existera pas sans l'opération des magiciens : les poètes, les musiciens, les plasticiens... Elle n'existera peut-être et n'obtiendra peut-être d'être respectée *que par eux*. Vous voyez que je ne me berce non plus pas d'illusions! En attendant, il reste vrai que la lumière vient du septentrion.» Le lendemain, Ghelderode écrivit à Daniel van Damme : «Le temps du suffrage universel est révolu, remercions-en Dieu, et tous les dieux de Germanie.» Et le 28 juin 1941 enfin, il confia à Boonen : «En attendant que l'Antéchrist soit jeté aux abîmes par Thor, Wotan et tous les Siegfried tueurs de dragons, je me chauffe au soleil, pareil à un fainéant du breughelien *Land van beloofte* [Pays de Cocagne]... Mais où sont les tartes, boudins, jambons; où coulent le lait et le miel?... Espérance...» Ce sont là les quatre seules marques de germanophilie relevées dans l'ensemble de la correspondance. Elles montrent qu'au moment d'accepter la proposition de Radio-Bruxelles, Ghelderode, tout en mettant en garde son ami Jac Boonen contre l'Ordre nouveau, n'était nullement hostile à l'occupant. Si rien ne prouve qu'il ait accepté la chronique par sympathie pour les Allemands, il est plus que douteux qu'il l'ait fait par patriotisme. S'il a accepté la chronique, vers le 22 mars 1941, c'était parce que son ami de jeunesse Gabriel Figeys, devenu directeur de Radio-Bruxelles, la lui proposait; c'était parce qu'il avait besoin d'argent pour payer ses médicaments; c'était aussi parce que, tout en refusant tout engagement au service d'un groupe affilié à l'Ordre nouveau, il partageait la sympathie de Figeys pour une certaine «morale nouvelle». Le 20 avril 1941, cinq jours avant sa causerie inaugurale, il écrivit à Figeys, en réponse à une lettre malheureusement disparue : «Les pensées dont tu me fais part dans ta lettre rejoignent les miennes. Bien que sous le coup d'une incurable tristesse, je ressens, au spectacle des événements, le vertige, le frisson que donnent les tempêtes. Mon sentiment est double : chagrin de voir les hommes s'entretuer, espérance de les voir se réconcilier pour longtemps, bientôt! Oui, il nous faut tourner le dos au passé qui pue chose morte et dont nous restons malades; il nous faut regarder l'avenir avec calme, sans

nous demander si nous serons de ceux qui participeront à l'entrée dans un nouveau monde. Il importe que ceux qui viennent soient plus heureux, moins veules, plus vivants!... Dans la mesure de nos moyens, nous devons travailler à la fondation d'une société future; c'est une loi profonde... Moi, je n'ai que ma plume, ma parole; je les mets au service, non pas d'un système ni d'un groupe, mais d'une morale nouvelle dont tu as, comme moi, annoncé le règne...»

Quant à leur contenu, il est vrai que les causeries étaient essentiellement consacrées au folklore et à l'histoire marginale de la Belgique, mais Ghelderode et ses amis exagèrent lorsqu'ils les qualifient de «patriotiques». Aux phrases d'Hellens et de van Damme déjà citées, on pourrait en ajouter toute une série de Ghelderode lui-même. Je me limite à celles qu'il adressa au docteur Louis De Winter le 3 février 1945 : «Il s'est trouvé, dans un conseil communal, treize individus (contre douze qui me défendaient) pour me faire payer le crime d'avoir, sous l'occupation, rappelé aux Belges qu'il existait une Belgique, une patrie qu'aucune domination étrangère n'avait jamais pu détruire. Relisez les deux volumes de ces chroniques qui ont paru sous le titre *Choses et Gens de chez nous* — vous serez édifié!... J'ai soutenu le moral de mes compatriotes — et c'est moi l'incivique! Démence!...»

Les deux volumes auxquels Ghelderode faisait allusion ne contiennent que 71 des 112 ou 113 chroniques rédigées pour Radio-Bruxelles. Il faut ajouter que dans les douze manuscrits retrouvés des treize chroniques inédites figurent deux textes dans lesquels Ghelderode fait l'éloge du Grand-Bruxelles, ce qui aurait aggravé son cas si on les avait retrouvés en 1945. Il faut ajouter enfin que les versions publiées ne sont pas entièrement conformes aux versions dactylographiées destinées à Radio-Bruxelles, ce qui vaut également pour les 28 chroniques publiées après 1943. Ces variantes sont sans importance, sauf pour la chronique intitulée *Le Juif errant* que Ghelderode a lue lui-même le 27 juin 1941 et qu'il terminait en apostrophant directement le Juif errant : «Le temps ne serait-il pas arrivé pour votre tribu de se remettre en marche forcée, le climat de la débonnaire Europe devenant par trop malsain? Certainement partez-vous en éclaireur, vous l'ancien, avec votre valise vide et votre bâton de pèlerin dont vous ferez à l'occasion une matraque. Ce n'est pas moi qui vous retiendrai, par amour du pittoresque. Bon voyage, Isaak!» Comme je l'ai montré en 1971 dans *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*, la version publiée, amputée de cette fin, est moins antisémite

que la version radiophonique. Il est toutefois étonnant qu'aucun des «persécuteurs schaarbeekois» de Ghelderode ne se soit souvenu de cette causerie du 27 juin 1941 et qu'aucun ne se soit achoppé en 1943-1945 à cette chronique qui, même dans sa version affaiblie, restait outrageante.

Il est étonnant aussi que personne ne se soit souvenu en 1945 du conte *Eliab le peintre*, écrit entre le 1^{er} et le 10 avril 1940 mais publié le 15 novembre 1941 dans l'édition originale de *Sortilèges*. Ce récit, littérairement un des meilleurs du recueil, contenait, outre une série de clichés antisémites et quelques insultes attribuées à des comparses, un passage où le narrateur, qui ressemble beaucoup à l'auteur, injurie gravement le pauvre peintre en s'attaquant à ses origines juives. «Et les juifs?...», lui lance-t-il à deux reprises. Le peintre finit par réagir : «Les juifs?... Pouah!... Oui, les juifs!... Qu'attendez-vous pour les traquer, les massacrer? Vous, oui vous! C'est ici un des derniers pays où les juifs vivent en paix...» Et le narrateur de répliquer : «Sans doute, mais vous ferez tant qu'on s'y mettra aussi! Depuis le moyen âge nos princes vous fichaient la paix, c'est vrai; et ce n'a que trop duré, n'est-ce pas? Vous l'appellez, la persécution et vous l'aurez. C'est trop simple, la paix pour votre espèce qui se croit la vocation du martyr et qui n'est apte qu'aux pratiques masochistes!...»

Restent les quelques dizaines de traits antisémites, généralement brefs, qui déparent l'ensemble des lettres privées de Ghelderode et une missive du 15 septembre 1942 dans laquelle le dramaturge, dépassant l'insulte, éclaircit quelque peu son «mépris des juifs». Ces documents auraient certainement influé sur le comportement du Conseil communal en 1945 et de l'Académie en 1952 s'ils avaient été connus. Presque tous ont été révélés par moi, non pas en 1998, dans le tome V de la *Correspondance* comme certains le croient aujourd'hui, mais en 1971, dans la première édition de *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque où je consacrais une douzaine de pages à l'antisémitisme de l'auteur de Barabbas*. J'y reproduisais même l'essentiel de la lettre du 15 septembre 1942. Il est surprenant que cette révélation n'ait nullement provoqué l'émotion suscitée par son insertion dans le tome V. Ce dernier volume n'apporte pourtant presque rien qui ne figurât déjà dans la thèse de 1971. Ce qu'il apporte de neuf, c'est qu'il pose explicitement la question de savoir s'il y eut un rapport entre l'antisémitisme de Ghelderode et sa germanophilie. Cette question ne pouvait plus s'éluder, car la lettre la plus

entachée d'antisémitisme datait du moment où la déportation atteignit en Belgique son point culminant : entre le 4 août et le 15 septembre, 10.000 juifs, dont 4.000 arrêtés lors des quatre rafles faites à Bruxelles entre le 15 août et le 11 septembre, avaient été chargés à Malines dans les trains d'Auschwitz.

Le résultat de mes nouvelles recherches est que, dans l'état actuel de nos connaissances, il ne semble pas y avoir de rapport entre l'antisémitisme de Ghelderode, attesté régulièrement, une trentaine de fois, de 1922 à 1952, et sa germanophilie passagère, limitée à quatre indices, situés, je le rappelle, entre le 2 août 1940 et le 28 juin 1941. Le tome V ne met donc pas *Ghelderode dans de vilains draps*, comme le titre notre ami Jacques De Decker dans *Le Soir* du 4 mars dernier. J'avais dénoncé l'antisémitisme de Ghelderode en 1971, mais aucun érudit, aucun journaliste parmi tous ceux — et ils furent nombreux — qui rendirent compte de l'ouvrage n'avait cru nécessaire de mettre en épingle mes treize pages sur l'antisémitisme, même pas notre ami Jacques, auteur de deux excellents comptes rendus. Pourquoi? Peut-être parce qu'en 1971 le sujet était tabou. Probablement parce que l'époque y était moins sensible que la nôtre et parce que la pression des associations juives était moins efficace. En publiant le tome V, je n'ai voulu ni aggraver le cas de Ghelderode ni l'atténuer. J'ai essayé de pousser aussi loin que possible la recherche de la vérité, persuadé qu'une meilleure connaissance de l'antisémitisme de Ghelderode pouvait contribuer à mieux comprendre et à mieux combattre l'antisémitisme en général, tous les racismes. Il faut savoir que Ghelderode était antisémite. Il faut en parler, en discuter. Mais il serait regrettable et injuste de ne parler que de cette tare ou de pratiquer, à cause d'elle, la conspiration du silence, comme l'ont fait cette semaine les médias francophones.

L'antisémitisme de Ghelderode était surtout caractériel. Nettement paranoïde, notre dramaturge était constamment à la recherche de boucs émissaires pour prêter des visages à ses angoisses existentielles. Les Juifs étaient un de ces visages. Les autres étaient les politiciens (anciens et nouveaux), les cléricaux, les francs-maçons, les financiers, pour ne nommer que ceux qu'il désigne lui-même dans sa lettre du 15 septembre 1942, que j'essaie de situer ici dans son contexte immédiat mais qu'il faudrait situer également dans le contexte général de l'antisémitisme de l'époque et dans l'histoire des lettres françaises de Belgique

(Edmond Picard, Camille Lemonnier, Max Elskamp, Jules Destrée, Georges Simenon, Jean Ray, Hergé, Franz Hellens, etc.).

Le 10 septembre 1942, Willem Doevenspeck, flamingant antisémite, annonce au dramaturge que sa traduction *d'Hop Signor!* est refusée par le K.N.S. (Koninklijke Nederlandsche Schouwburg) d'Anvers. Ghelderode lui explique aussitôt pourquoi : parce que la femme du directeur Joris Diels (la grande actrice Ida Wasserman) est Juive. Bien que cette explication, suggérée par Jac Boonen le 13, fût fausse la vraie raison, selon le traducteur lui-même, était que la pièce était trop brève pour remplir la soirée —, Ghelderode se lance à corps perdu dans le discours paranoïde : « Laissez-moi vous confier ma pensée secrète au sujet de cet échec. Il se peut que ce coup soit dirigé contre vous-même, ou contre votre échevin des Beaux-Arts; mais je crois plutôt que c'est moi, l'écrivain, qu'on veut atteindre, comme pour l'affaire d'*Halewyn*. Notez que je ne connais pas *Diels*, ni *personne* dans ce monde spécial, à Anvers. Seulement, on m'y connaît, on y connaît ce que je n'ai jamais caché, depuis que j'écris : mon dégoût des politiciens et mon mépris des juifs. Voyez donc en tout cela des représailles juives! Vous me répondez qu'on les chasse, qu'ils disparaissent, qu'un régime nouveau s'établit lentement? Je vous dis moi que les juifs poursuivent leur règne occulte sur ce malheureux pays, alliés avec les maçons, voire avec ce pitoyable clergé belge! Quant aux hommes nouveaux qui prennent place? Ce sont d'anciens politiciens convertis, des porteurs de masques, des arrivistes, qui mangent à deux râteliers, qui jouent sur deux tables L.. Alors? Il y a tout simplement que votre Diels obéit aux juifs, comme par le passé. Les juifs contrôlaient tout, la presse, le cinéma, la radio, le théâtre, les pèlerinages — ils continuent, par personnes interposées. Et ce Diels a reçu ordre de ne pas jouer ma pièce. De qui? D'une juive probablement, invisible, qui se tient dans les coulisses. Vous devez en savoir plus long que moi à ce sujet. Sinon, faites une enquête sur le divorce et les fréquentations de cet homme. / C'est pour des motifs semblables que la création de mes pièces reste interdite sur les scènes officielles. Croyez-moi si je vous affirme que les directeurs des scènes bruxelloises, le Parc par exemple, ne font rien sans le consentement des juifs, de la finance, de la politique. [...] / Les façades changeront, les hommes demeurent des hommes! Le théâtre ne deviendra pas un instrument rituel : il restera un lieu de prostitution. En vérité, les juifs y veillent, dont on ne chasse pas

les procédés, les alliés, les habitudes, les tactiques, les odeurs, les admirateurs, comme on chasse leurs représentants des zoologiques ghettos! Combat impossible, disproportionné, car il faudra lutter avec l'invisible, les spectres... / [...] Écoutez-moi. Ne cherchez plus à me faire jouer ou à m'éditer. Gardez ce temps précieux, cette énergie pour d'autres artistes dignes d'aide et de confiance : il doit y en avoir beaucoup en Flandre. Moi, mon temps viendra, je puis attendre. Après ma mort, on découvrira ces pièces étranges qui effrayent les éditeurs ou dont la salubrité, annonçant un retour aux grands âges, épouvante les youtres. Ah! s'il s'agissait de faux-art, de fabrication supérieure, de contrefaçon, je serais célèbre. Je ne veux pas connaître la gloire, j'en souffrirais, et, par expérience, j'en ai détourné mon chemin. Un artiste de mon espèce, un voyant, ne sera pas plus à sa place sous le régime qui vient qu'il ne le fut sous le régime qui meurt. Je ne demande plus rien à l'avenir, à l'existence. Je ne participerai plus à rien.»

Il est frappant que dans cette longue diatribe Ghelderode renvoie dos à dos les politiciens anciens et nouveaux. S'il explique le refus *d'Hop Signor!* par l'intervention d'une Juive, c'est parce que la veille il a lu cette explication sous la plume de son ami Jac Boonen. Sinon il aurait attribué son échec à l'ingérence du clergé ou d'un de ses autres boucs émissaires. En 1947, au lendemain de la création parisienne de la même pièce, il attribuera la critique négative aux... communistes : «La presse communiste ou sympathisante au communisme a reçu un mot d'ordre (de Belgique vraisemblablement) et m'a été défavorable.» En 1949, sous l'influence du peintre Félix Labisse, il mettra le scandale de *Fastes d'Enfer* sur le compte du ... clergé : «Le clergé s'en est mêlé, voilà la vérité! Le tapage a été mené par ordre, par les jeunesse catholiques, venues en escouades. Et c'est Madeleine Renaud, assez cléricale, qui a alerté le clergé. Barrault aurait engagé *Fastes d'Enfer* sans l'avis de sa femme.» En 1954, après que Barrault aura retiré *La Farce des Ténébreux* de l'affiche du Théâtre Marigny, l'auteur expliquera à Gilbert Ganne : «Il y avait certainement une soutane dans les coulisses.»

Ghelderode était infiniment plus anticléricale qu'antisémite. Comme son anticléricisme, son antisémitisme était irrationnel, sans fondement ni théorique ni pratique (il n'a guère fréquenté ni de Juifs, ni de prêtres). Son antisémitisme n'était pas seulement antérieur à la guerre, mais également postérieur. En 1942, il

ne savait évidemment pas ce qui arrivait aux Juifs qu'il voyait disparaître. Après la Libération, lorsqu'il l'apprend, il ne renonce pas pour autant à son «mépris». Le 12 juillet 1946, il écrit à Wyseur : «Sais-tu que les juifs se sont jetés sur Le Coq comme mouches à merde sur un rosbif? Au point que les honnêtes gens (je veux dire les gens de goût et de quelque distinction) vont se baigner ailleurs, à Wenduïne... C'est leur triomphe, aux juifs, ils ont gagné! Et inventé la bombe atomique. Kyrie Eleison!» Un an et demi plus tard, le 21 janvier 1948, il prétend dans le *Journal de Bruges*, dans un article sur Chaplin : «Le racisme me fait horreur et [...] il m'a toujours paru aussi odieux de vomir le juif que de l'aduler», mais cela ne l'empêchera pas de décocher encore de temps à autre des traits contre les Juifs. Le plus acéré figure dans une missive du 26 juillet 1952 adressée à Gabriel Figeys. Le dramaturge y raconte à son ami de jeunesse que ses succès à l'étranger lui rapportent un peu d'argent, mais que pour récolter les sommes qui lui sont dues il doit se dédoubler : «d'une part, l'écrivain qui s'abstrait ou cherche à s'abstraire; d'autre part, le boutiquier qui discute comme un youtre avec des youtres — ces réchappés des ardeurs Adolphines qui sont les maîtres de tout et du reste : radios, théâtres, films, éditions, embusqués à tous les étages de la ruche laborieuse, pour sucer le miel des travailleurs intellectuels.»

Après cette diatribe, on ne rencontre plus sous la plume de Ghelderode de pareilles avanies. Le 19 mars 1961, il affirma même, dans une lettre sur *Barabbas* adressée au metteur en scène américain (et juif) Isaiah Sheffer : «En aucun cas, je n'ai voulu ridiculiser des prêtres de la religion hébraïque et je ne le ferai jamais! J'ai horreur du racisme et de tous ces fanatismes, comme l'antisémitisme, qui ont suscité tant de crimes inexplicables! Ces prêtres de théâtre sont impersonnels et nécessaires à l'action : s'ils symbolisent quelque chose, c'est plutôt le clergé catholique romain, que je déteste partout où il fait de la politique et trahit la religion primitive de Jésus! C'est à cause de ce clergé que j'ai rompu toutes relations avec l'Église catholique, d'ailleurs, tout en demeurant chrétien et mystique, par hérédité et par tempérament! [...] La question de savoir qui a tué Jésus, des juifs ou des Romains : c'est la haine qui a tué Jésus, la peur et la bêtise. Ce n'est pas le peuple juif ni le gouvernement de Rome! Voilà tout! Je suis d'ailleurs l'ami de nombreux juifs et jamais je n'ai la moindre discussion à ce sujet — au contraire, j'éprouve pour cette race antique et qui a tant fait pour le génie

humain à travers les âges, une admiration qui n'a fait qu'augmenter depuis les persécutions nazies!...»

Ghelderode était peut-être sincère en 1961 lorsqu'il qualifiait la Shoah de «crime inexpiable», mais il mentait lorsqu'il ajoutait que son admiration pour les Juifs n'avait «fait qu'augmenter depuis les persécutions nazies». Il oubliait ou faisait semblant qu'en 1942 il se vantait de n'avoir «jamais caché» son «dégoût des politiciens et [son] mépris des juifs». Cet exemple montre, une fois de plus, combien il est dangereux de croire Ghelderode lorsqu'on ne connaît de lui qu'un nombre limité de lettres. Il montre combien il est difficile de publier ses lettres, combien il est nécessaire de les soumettre à un examen approfondi avant de les annoter scrupuleusement.

Ceci dit, je ne crois pas que mes nouvelles recherches auraient gagné à l'auteur de *Mademoiselle Jaïre* les quelques voix qui lui manquèrent en 1952 pour devenir membre de l'Académie. Elles ont peut-être mis fin à certaines rumeurs tenaces : Ghelderode «a fait partie d'un comité d'honneur (?) aux côtés de Borms, du Dr Daels, de Jef Van de Wiele et autres sommités de la trahison» (Max Rose, dans une lettre datée du 1^{er} décembre 1947); Ghelderode a prononcé à la radio pendant la guerre d'odieux discours contre les Juifs (Herman Boon, dans l'hebdomadaire flamand *Kerk en Leven* du 20 novembre 1969); Ghelderode «passera quelques jours en prison à la Libération. [...] il sortira de l'épreuve profondément ébranlé» (Jacques De Decker, dans *Le Soir* du 4 février 1998). Elles ont révélé qu'il n'y eut vraisemblablement pas de rapport entre l'antisémitisme de Ghelderode et ses sympathies pro allemandes du début de la guerre. Mais elles ont confirmé pour le reste la plupart de mes conclusions de 1971 et notamment que Ghelderode était le plus souvent désespérément négatif : anticlérical, antisémite, antifranc-maçon, antibelge, antiflamingant, antifransquillon, antifrançais, antiaméricain, antirusse, anticomuniste, antirationaliste, misogyne, etc. La publication de sa correspondance a ajouté qu'il avait aussi fort mauvais caractère : qu'il était souvent acariâtre, atrabilaire, susceptible, ingrat, opportuniste, desservi par une pensée réactionnaire et fluctuante, constamment ballotté entre des sentiments contradictoires, menteur, médisant, mythomane, petit-bourgeois avec des allures de grand d'Espagne, etc. Il avait le culte de l'amitié, mais il lâchait ses meilleurs amis, temporairement ou le plus souvent définitivement, à la première

égratignure ou lorsqu'ils cessaient de lui être utiles (Marie de Vivier, Franz Hellens, Camille Poupeye, etc.).

Il faut se garder, toutefois, de réduire Ghelderode à l'image peu flatteuse et sombre qu'il donne de lui-même dans le tome V. Il ne faut pas oublier que les angoisses et les privations de la guerre et de l'après-guerre l'ont beaucoup diminué. Il ne faut pas oublier qu'avant le déclin de sa santé à la fin de 1936, il était capable de l'amitié la plus désintéressée, doué d'un humour typiquement bruxellois qu'on appelle «zwanze», heureux de se livrer à la joie de créer de «grandes machines» et au plaisir épistolaire. Ce n'est que progressivement, suite au tarissement de son génie créateur, que ce qu'il appelait sa «haine» prit le dessus, n'épargnant que l'amitié (bien plus que les amis et beaucoup plus que les amies), ses animaux domestiques (ses chiens, chats, son geai), le Christ et quelques saints (la sainte Vierge, saint François d'Assise, le frère Mutien-Marie), Léopold III et la dynastie, la mer du Nord et la Flandre maritime, la Flandre historique et mythique, l'instinct et le rêve, la poésie et l'art. Ce qu'il appelait sa «haine» était en réalité sa peur, que les termes «prêtraphobie» et «xénophobie» expriment mieux que les étiquettes «anticléricalisme» et «racisme». Plus encore que sa peur, sa «haine» était en dernier ressort le revers de son besoin insatiable d'être approuvé et aimé. Le 8 juin 1961, après avoir rappelé l'hommage qui lui fut rendu le 16 juillet 1960 à Ostende, il confia dans un émouvant *Merci, Jan Boon* : «Et d'aucuns comprirent que ce serait ma seule, ma dernière célébration publique, moi qu'on ne fête jamais dans ces Belges, moi qu'on n'aime pas!» Sans doute les académiciens qui n'ont pas voté pour lui en 1950 ou en 1952 ignoraient-ils ce besoin d'amour, masqué par tant de défauts et de mécanismes d'autodéfense, et craignaient-ils autant son insociabilité que son incivisme. Jacques Biebuyck raconta dans *La Métropole* du 4 avril 1962 qu'un jour qu'il s'étonna du fait que Ghelderode ne faisait pas partie de l'Académie, un académicien lui répondit : «Il n'assisterait pas à nos séances»...

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Roland Beyen, *Michel de Ghelderode et l'Académie* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/beyen040498.pdf>>

